

vre missionnaire abandonné de tous, dans un endroit dont il ne connaît pas les routes, et entouré de toutes parts de mortels ennemis. Que faire ?

A ce suprême moment l'idée de sa mère préoccupe son esprit. A la hâte il lui écrit quelques lignes, qu'il arrose de ses larmes. La lettre finie, il la confie à un chrétien, en recommandant de la faire parvenir à sa famille.

Accompagné de son servent de messe et d'un domestique, il se met ensuite en marche vers 10 heures du soir. Tout à coup son domestique lui dit :

— Père, à 6 kilomètres d'ici, il y a une caverne en haut de la montagne. Il faut y aller."

* * *

Alors commença une vraie route de calvaire. Il fallait grimper dans l'obscurité, se frayer un passage à travers les ronces et les épines, s'accrocher aux arbres et aux pierres, et tout cela avec l'obsession que les ennemis approchent.

Avant l'aurore, les fuyitifs avaient gagné la caverne : ils croyaient y avoir trouvé un bon refuge, mais cet espoir fut de courte durée : en effet, après y être resté quatre jours, leur retraite fut découverte par les païens. Il faut se remettre en route ! Il est minuit, l'obscurité profonde et une pluie incessante rendent la marche bien pénible. L-tchang serait un abri assuré, mais personne ne connaît la route.

— Courage ! dit le missionnaire à ses compagnons, nous sommes sous la garde du bon Dieu."

Pour éviter toute rencontre, ils suivirent un torrent. Au matin, les pieds tout en sang, n'en pouvant plus, le pauvre Père s'assit sur un rocher pour prendre un peu de nourriture. Il devint impossible de continuer la même route. C'est pourquoi il envoya son domestique chercher un autre chemin. Hélas ! le fidèle serviteur ne devait plus revenir ; il fut arrêté par les rebelles qui s'empressèrent de le dévaliser.

Quelques effets saisis sur lui furent pour les bandits un indice certain que le missionnaire était dans le voisinage.

* * *

Les forcenés joyeux se mettent à pousser des hurlements, courent à droite et à gauche en cherchant leur proie. Le P. Victorin tâcha bien de leur échapper, mais il ne tarda pas à tomber entre leurs mains.

Aussitôt on lui arrache ses habits, on lui lie les mains et, comme il avait les pieds tout contusionnés, on l'emporte à Houan-pé-chan. Il y arriva à 7 heures du matin. Dès qu'on le vit, ce fut une clameur horrible, des cris de rage. On le frappa de coups de bambou, puis on l'emmena à Che-keou-chan, où son agonie dura six jours.

* * *

Les mauvais traitements qu'il a subis doivent avoir été effroyables : cinq jours il resta suspendu à un arbre par les mains